

Yves Jeanneret et Nicolas Meeùs (dir.)
avec Olivier Soutet

Que faisons-nous du texte ?



Ouvrage publié avec le concours de l'École doctorale
« Concepts et langages » de l'Université Paris-Sorbonne

Les PUPS sont un service général de l'université Paris-Sorbonne

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012
ISBN : 978-2-84050-854-0

Maquette et réalisation : Compo-Méca s.a.r.l. (64990 Mouguerre)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

PUPS
Maison de la Recherche
Université Paris-Sorbonne
28, rue Serpente
75006 Paris
pups@paris-sorbonne.fr
<<http://pups.paris-sorbonne.fr>>
Tél. (33) 01 53 10 57 60
Fax. (33) 01 53 10 57 66

LE TEXTE : OBJET THÉORIQUE, OBJET EMPIRIQUE

Sémir Badir

Penser le texte en termes d'objet n'est pas une chose facile. Ceux qui, il y a quelques décennies, se sont cassé la tête sur la question de la textualité, en ont fait l'amère expérience. Si le texte était seulement le terme générique permettant de rendre compte d'une classe d'objets empiriques – la classe des textes –, tout serait simple ; le texte serait distinct d'un texte et pourrait accéder au statut de concept pour cet objet empirique. Le problème est que le texte fait davantage que de rendre compte de la classe des textes ; il en est aussi, sous une forme générale, tout le donné : sous « le texte », il y a aussi « du texte », non dénombrable. Le texte est à la fois le terme nécessaire à la conceptualisation *des* textes, et la saisie empirique *de* textes ou *du* texte à un niveau de généralité où le dénombrement n'est pas nécessaire. À cet égard, il se rapproche de la vie : elle aussi se manifeste dans des particuliers (*des vies*) comme dans du général (*de la vie*) ; et le concept de vie doit rendre compte du rapport existant entre une vie particulière et la vie en général ; par exemple, le concept de vie doit être défini de manière à rendre compte du fait que lorsqu'une vie est défaite, lorsqu'elle est décomposée, la vie ne s'en retire pas pour autant. Le texte, à l'instar de la vie, est ainsi un objet général, désignant à la fois le concept théorique de texte et l'objet empirique, ou les objets empiriques, dont ce concept permet de rendre compte.

Je me propose, dans cette étude, d'examiner la question du texte en tant qu'objet ou, pour le dire de manière plus ramassée, la question de l'« objet texte »². Elle permettra de reprendre la question de la « textualité » (c'est-à-dire la question de la nature d'un texte) ainsi que d'aborder la question du rapport entre le concept de texte et *du* texte, non dénombrable au niveau de généralité auquel celui-ci est appréhendé.

Deux circonstances particulières permettent de rendre actuel l'enjeu de cette question. D'une part, la sémiotique est une approche qui peut prétendre

1 Fonds national belge de la recherche scientifique / Université de Liège.

2 L'apposition me paraît la solution la plus simple et la plus adéquate, en dépit de sa fragilité grammaticale. *Objet textuel* ne peut convenir (le syntagme ne permet pas de faire du texte l'objet lui-même) ; et *texte* ne suffit pas (il est seulement question ici du texte en tant qu'objet pour une approche visant sa connaissance).

avoir le texte pour objet exclusif. Lorsque Driss Ablali intitule son essai sur la sémiotique greimassienne et post-greimassienne *La Sémiotique du texte*³, ce n'est pas pour faire du texte un objet parmi d'autres pour cette sémiotique. Le texte est un objet qui définit la sémiotique greimassienne, face à d'autres théories sémiotiques qui prétendraient n'avoir pas, ou pas seulement, le texte pour objet. L'éventualité selon laquelle il existerait au moins une approche pour laquelle se pose la question de la définition de l'objet général qu'est le texte, eu égard à l'exclusivité du texte en tant qu'objet, n'est donc pas gratuite. D'autre part, il existe une autre méthode qui aura porté une grande attention au texte, c'est celle de la sociologie de Jean-Michel Berthelot. Dans cette sociologie qui prend pour objets principaux d'investigation les sciences sociales et humaines, les disciplines sont approchées comme des dynamiques de *langages*⁴, ayant à faire avec des *textes*. L'explication ou la compréhension qu'on peut en avoir passe par une qualification de leurs « organisations textuelles »⁵. Dans le cas de cette sociologie, le texte n'est pas l'objet exclusif de l'approche et la méthode sociologique n'est pas directement affectée par la définition de cet objet. Cette méthode se montre toutefois particulièrement intéressante en ce qu'elle permet de poser avec précision la question double qui se porte sur l'objet texte : est-ce un objet théorique ? Est-ce un objet empirique ?

En fonction de ces deux circonstances particulières, l'approche qui sera la nôtre consistera à confronter les exigences de la question posée en vue d'une sémiotique du texte aux instruments d'analyse sociologique, censément externes à l'objet saisi par cette analyse, tels que les donne à lire Jean-Michel Berthelot dans son ouvrage *Les Vertus de l'incertitude*⁶. Cette confrontation révélera en outre qu'il existe plus d'une connivence entre l'approche sémiotique du texte et la théorie sociologique comme la conçoit Berthelot.

1. UN SOCIOLOGUE À LA RENCONTRE DES TEXTES

Un résumé du premier chapitre des *Vertus de l'incertitude* permettra de montrer ce qui, dans la théorie de Berthelot, aura attiré l'attention d'un sémioticien.

3 Driss Ablali, *La Sémiotique du texte*, Paris, L'Harmattan, 2003.

4 « La pertinence analytique de concepts fondamentaux comme ceux d'atomes, de particules élémentaires, de phonèmes, ou encore d'institutions ou d'agents économiques, n'est pas spéculative mais linguistique : elle ne relève pas d'une saisie de l'essence, mais de la construction d'une langue », Jean-Michel Berthelot, *Les Vertus de l'incertitude*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2004, 1996, p. 15.

5 Le chapitre IV des *Vertus de l'incertitude* porte ce titre : « Disciplines et organisation textuelle ».

6 J.-M. Berthelot, *Les Vertus de l'incertitude*, *op. cit.*

- a) Les sciences humaines sont des sciences empiriques. Elles ont un objet qu'on peut nommer « le X de la recherche ». Sur l'objet pèse un doute épistémologique : on feint de ne pas savoir ce qu'il est, car le but de la recherche consiste justement à le *définir* (à *mieux* le définir, à travers l'histoire ou à travers ses différences socioculturelles ; à le comprendre et à l'expliquer – passons sur ces nuances).
- b) L'objet *se donne*, pour les chercheurs en sciences humaines, sous des formes textuelles particulières (actes notariés, plans cadastraux, procès-verbaux, lettres, journaux intimes, ouvrages, règlements, théories). Il est vrai qu'il peut se donner aussi sous forme de traces, de signes (par exemple : monuments, comportements rituels dans l'observation anthropologique), « contrepoints et compléments vivants et souvent émouvants des discours précédents »⁷, ce qui laisse entendre que l'*objet*, quoique se donnant dans le cadre de la recherche sous une *forme* textuelle, n'est pas lui, a priori (c'est-à-dire, nécessairement, tant d'un point de vue théorique que d'un point de vue empirique), un texte. Il paraît évident en effet que la théorie courrait le risque de se montrer inadéquate si elle avait à supposer, pour préserver sa propre validité, que la ville, le suicide ou le sport, par exemple, sont des *objets textuels*. Cependant, même lorsque l'objet se donne d'abord sous formes de traces ou de signes auxquels on ne voudrait pas assigner directement une qualité textuelle, le chercheur ne peut intégrer ces traces et signes que sous une forme textuelle.
- c) Cette opération d'assignation d'un objet à une pratique de savoir peut être vue comme le premier jalon d'une *dynamique de transformation*. Cette dynamique constitue le fil rouge de la réflexion théorique de Berthelot. Pour reprendre sa terminologie : l'objet se donne, en premier lieu, dans un « langage de donation », après quoi il est nécessairement transformé dans un « langage d'analyse ». Quelquefois, ainsi qu'on l'a précisé dans le point précédent, ce n'est que dans le langage d'analyse que s'accomplit la textualisation de l'objet.
- d) Une seconde transformation textuelle s'opère alors, car le travail du chercheur se donnera finalement, lui aussi, afin de recueillir l'analyse de l'objet, sous une forme textuelle. Comme ce travail se prête également à d'autres visées, d'autres enjeux qu'analytiques – notamment, des enjeux argumentatifs et rhétoriques –, il est nécessaire de considérer une troisième forme de langage régissant la manifestation textuelle des travaux effectués dans le cadre de la recherche en sciences humaines : le « langage d'exposition ».
- e) Ces trois formes de langage concernent l'objet : ce sont les formes dans lesquelles l'objet se donne au chercheur, puis est appréhendé par ce dernier, enfin est « rendu » par lui, c'est-à-dire comme le chercheur l'expose. Il a toutefois été observé qu'au cours de cette dynamique de transformation textuelle, quelque

7 *Ibid.*, p. 22.

chose s'est immiscé entre le chercheur et son objet. Or, ce « quelque chose » se donne, lui aussi, sous des formes textuelles. De quoi s'agit-il ? À priori, d'à peu près n'importe quoi – affects, rationalité, tradition, ... – qui permette d'*interpréter* l'objet. Aussi Berthelot ménage-t-il une place pour une quatrième forme de langage intervenant dans le travail effectué en sociologie comme dans toutes les disciplines des sciences humaines : le « langage d'interprétation ».

Supposons à présent que l'objet visé soit précisément cet objet que nous avons appelé « le texte ». Le texte est ainsi posé en « X » de la recherche. Supposons aussi que, sous « X », le texte n'apparaisse pas comme un objet a priori dénombrable (l'objet visé n'est pas nécessairement *un* texte ; cela pourrait être aussi bien *du* texte). L'analyse du texte aura à le définir, notamment, en fonction de la propriété d'homogénéité, ou bien en fonction de la propriété inverse de variété. De telles suppositions sont nécessaires pour établir un niveau de généralité à partir duquel il est possible de rendre compte, notamment, de ce que Berthelot entend par « formes textuelles ».

14

Nous nous trouvons alors devant une situation particulière, inédite au regard de celle décrite par Berthelot, puisque l'objet ne peut plus a priori être distingué des formes sous lesquelles il est appréhendé au cours de la recherche. Rappelons, comme mentionné au point (b) de notre résumé, que la théorie de Berthelot ne prétend pas établir telle une condition nécessaire et a priori que l'objet de la recherche soit un texte. Dans le cas présent, il s'agit au contraire d'envisager que cela paraisse, non seulement possible, mais si nécessaire, en vertu de la généralité à travers laquelle l'objet est visé, qu'il n'y aurait pas lieu de différencier l'objet des formes textuelles sous lesquelles il se donne dans la recherche, les formes textuelles n'étant elles-mêmes que des manifestations de l'objet général.

Avant d'entreprendre cet examen, je voudrais attirer l'attention sur trois difficultés que pourrait susciter la théorie de Berthelot au regard de cet objet. En premier lieu, remarquons que Berthelot parle, non pas de manière tout à fait indifférente, mais sans s'expliquer non plus sur la répartition des emplois, tantôt de *textes*, tantôt de *langage*, et quelquefois même (notamment dans le passage de la page 15 cité dans la note 3), de *langue*. Il y a là, assurément, une difficulté pour qui aurait à penser l'objet texte à partir de cette théorie. En deuxième lieu, il y a lieu de se demander s'il existe une discipline, parmi les sciences humaines, qui serait habilitée à répondre de l'objet texte. Parmi les sciences humaines, pour lesquelles sa théorie est faite, Berthelot mentionne la linguistique. Berthelot semble toutefois vouloir tenir la linguistique à distance des autres disciplines ; de ce fait, un doute est jeté quant à l'adéquation de sa théorie au cas de la linguistique :

Les faits à travers lesquels se donne l'objet visé – le X de la recherche – sont non seulement déjà structurés, mais ils le sont de façon multiples – et sans doute souvent ambiguë – selon l'ordre de discours ou le registre de choses auxquels ils appartiennent. En d'autres termes, si l'on excepte certains domaines de l'économie mathématique ou de la linguistique structurale, le fait ne se donne qu'inscrit dans des langages variés (p. 24).

On se demande pour quelle raison le fait dont s'occupe la linguistique structurale ne se donnerait pas inscrit dans des langages variés. Est-ce parce que le fait dont s'occupe la linguistique structurale est précisément le langage ? Reconnaissons alors que ce serait tout de même un postulat très lourd à supporter, pour la linguistique, et une entrave pour la théorie de Berthelot, s'il fallait présupposer que le langage se donne en linguistique comme homogène. Préjuger du caractère homogène ou varié du langage, ce ne serait plus le considérer tout à fait comme un X. En réalité, la linguistique structurale a pu énoncer un tel postulat, mais seulement à titre méthodologique, et non à titre épistémologique : la linguistique structurale postule à titre méthodologique l'homogénéité du langage sans que, pour autant, ses analyses soient invalidées si son objet se révélait, au cours de l'analyse, varié.

Remarquons enfin que Berthelot, s'il parle de texte, de langage, quelquefois même de langue, parle rarement, en revanche, et seulement d'une manière incidente, non théorisée, d'*écrit*. Pourtant, la dynamique de transformation à l'œuvre dans les sciences humaines mériterait sans doute d'être considérée comme une dynamique de transformation d'*écrits* autant et plus encore que d'une dynamique de transformation de langages ou de textes. Pour soutenir cette suggestion d'une prévalence de l'écrit en sciences humaines, je me contenterai d'apporter deux éléments : (i) les langages d'analyse et d'exposition des sciences humaines accueillent aussi bien des graphiques, des tableaux, des images, des sites Internet et autres « écrits d'écran », ainsi que les appelle Emmanuël Souchier, dont la qualification textuelle ou linguistique ne va pas de soi ; (ii) lorsque le langage de donation est un entretien, ou même un enregistrement, la première forme de transformation qu'adopte le langage d'analyse consiste en la *transcription*, partielle ou totale, de cette donnée.

2. LE TEXTE COMME TOTALITÉ ABSOLUE

Revenons à l'analyse de l'objet texte. Le chercheur qui fait du texte le X de sa recherche, *primo* doit suspendre le sens commun (dans la mesure où celui-ci entend *déterminer* ce qu'est le texte), *secundo* ne peut savoir avec certitude quel(s) fait(s) se donner. S'il savait à l'avance quelle sorte de faits donner à son analyse, et quelle autre

sorte rejeter en dehors de son analyse, il saurait par là même ce qu'est un texte. En tous les cas, il préjugerait de sa définition, laquelle, prise dans son sens étymologique, consiste en une délimitation : là où l'objet s'étend, là où prend fin son territoire. Tâchons de nous faire une idée claire sur les motifs de ces difficultés.

16

Primo, donc, il serait inopportun de disposer, préalablement à l'analyse qu'on projette de porter sur le texte, d'une définition opérationnelle susceptible de permettre l'échantillonnage d'un corpus. Pour la visée de tout autre objet que le texte, un tel présupposé paraît utile, sinon nécessaire. Si, par exemple, j'entends travailler sur la ville, je pourrai collectionner une série de faits qui, selon une définition opérationnelle (celle du dictionnaire, par exemple, ou celle d'un texte de loi), participent à sa constitution (c'est là ce que Berthelot appelle le « langage de donation » de l'objet ville). Durant l'analyse, certains de ces faits seront peut-être rejetés, le manque d'autres se fera sentir (« langage d'analyse ») ; dans tous les cas, l'analyse mettra à l'épreuve des faits, par le truchement d'une méthode (« langage d'interprétation »), la pré-définition de la ville, et lui substituera une autre, dans un but de confirmation, de contestation ou de précision (« langage d'exposition »). Or, pour l'objet texte, on ne voit pas que l'analyse puisse jamais mettre à l'épreuve des faits une définition opérationnelle du texte. Tout ce que j'admettrai de donner à travers le langage d'interprétation et le langage d'analyse devra par principe être intégré dans l'objet texte, quelle que soit la définition opérationnelle à partir de laquelle je me le serai donné d'abord. Supposons par exemple qu'on puisse se donner l'objet texte sous la forme d'une phrase anglaise, qu'on l'analyse en y ajoutant des symboles et en répartissant ses mots aux extrémités d'arbres graphiques (c'est en gros la manière dont procéderait un grammairien générativiste). En dépit de l'analyse effectuée, aucun élément ne permettrait de mettre à l'épreuve une définition opérationnelle du texte, dès lors que cette définition vaut également pour les formes textuelles dans lesquelles l'objet texte est analysé et interprété, symboles et schémas graphiques compris.

Secundo, toute réduction du texte à l'une ou l'autre de ses formes textuelles sera fatale pour son analyse, parce que les formes textuelles dans lesquelles cet objet est manifesté au cours de l'analyse sont *particulières*, alors que le texte est visé dans sa *généralité*. Il est impossible de se donner *tout* le texte, même selon un point de vue déterminé, car il y faudrait mettre les formes textuelles mêmes par lesquelles il est manifesté. L'objet texte a ainsi vocation à être, ainsi que l'affirme Louis Hjelmslev, une « *totalité absolue* »⁸, et absolument indéterminée, alors

⁸ Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éditions de Minuit, 1971, p. 21. Reconnaissons du reste que cette étude dans son ensemble s'inscrit dans la ligne épistémologique de la théorie du langage élaborée par ce linguiste danois, précurseur de la théorie sémiotique.

que les objets X de recherche ne sont ordinairement que des totalités relatives, dans lesquelles en tout cas ne sont pas comprises les formes textuelles à travers lesquelles ces objets sont manifestés dans l'analyse.

Cette totalité absolue est-elle empirique ? Est-il possible d'en faire l'expérience ? Évidemment, non. Elle constitue néanmoins le donné d'un objet tenu pour empirique. C'est à ce titre que la simple assurance de l'existence d'un sens commun relatif au texte s'avère utile : le sens commun témoigne de l'empiricité de l'objet texte, quand bien même cet objet doit se donner dans l'analyse comme une totalité absolue et absolument indéterminée.

De ce donné, on ne peut pas savoir s'il est homogène ou hétérogène, s'il se donne en un bloc uniforme ou sous de multiples variétés, s'il est un ou plusieurs. En fin de compte, on ne peut pas même être assuré qu'il s'agit toujours bien d'un texte, selon la définition qui sera donnée à partir de l'analyse de ce donné. De fait, quelle que soit la définition à laquelle on parvient au terme de l'analyse, il faudra qu'elle soit *adéquate* à répondre de certains faits, et non de tels autres, selon le sens commun.

La réflexion théorique appelée par l'objet texte consiste ainsi à rendre compatibles l'analyse et le sens commun, sans qu'il soit exigé de cette compatibilité qu'elle aille jusqu'à la coïncidence. Autrement dit, une théorie du texte doit montrer que c'est bien en fonction de textes tels que n'importe lequel d'entre nous peut en avoir l'usage que la définition du texte rend tout donné au moins textualisable, c'est-à-dire susceptible d'être appréhendé comme donné d'analyse de l'objet texte.

3. LE TEXTE DE SES CONSTITUANTS

L'analyse du texte comme totalité absolue ne laisse pas d'être problématique. L'indéterminabilité du donné interroge crûment la détermination de l'analyse. Berthelot donne une définition opérationnelle de l'analyse (une définition donnée comme base de l'interrogation qui peut être portée sur l'analyse). On admettra, afin de poursuivre l'examen en cours, qu'il soit possible de s'en contenter : l'analyse, c'est ce qui va du complexe au simple, du constitué aux constituants⁹. Encore est-ce présupposer que le donné est complexe. Disons alors, en deçà de cette définition opérationnelle, qu'analyser, c'est engager une opération de tri. Le tri d'une analyse a deux effets majeurs : premièrement, il permet la *division* du donné en constituants ; deuxièmement, il permet la *réduction* du donné à une de ses parties ou à un de ses aspects, de sorte que l'analyse laisse un *reste* non analysé¹⁰.

9 J.-M. Berthelot, *Les Vertus de l'incertitude*, op. cit., p. 13.

10 Il est au demeurant possible de ne voir dans ses deux effets que les avatars d'un effet unique plus général. La réduction demande à être considérée, dans ce cas, comme une forme particulière de division où la division n'est pas manifestée par le résultat de l'analyse, bien qu'elle constitue le moyen de produire ce résultat.

Le langage d'analyse, qui constitue selon Berthelot la deuxième forme textuelle, transitoire, sous laquelle apparaît l'objet dans un travail de recherche, transforme l'objet selon une « ligne d'analyse »¹¹ qui peut être choisie parmi quatre types possibles : 1°) mesures ; 2°) établissement de significations ; 3°) événements discrets et enchaînements de ces événements ; 4°) établissement de formes ou de structures¹².

Pour établir cette typologie, Berthelot se fonde sur les observations de pratiques disciplinaires d'analyse, exemples à l'appui. La question qui se pose pour nous est de savoir si le chercheur qui pose le texte comme X de sa recherche se trouve devant un tel choix de lignes pour conduire son analyse.

18 En fait, son choix n'en est pas un, car il se réduit à une et une seule ligne d'analyse. Force est de reconnaître, en effet, que les quatre lignes d'analyse ne se situent pas au même degré de construction face au donné ; elles ne sont donc pas également applicables pour tout objet. Mesurer (ligne d'analyse n° 1), établir des significations (ligne n° 2) ou des formes structurelles (ligne n° 4), cela suppose que des constituants – à mesurer, à faire signifier, à inscrire dans une homologie structurelle – aient été préalablement établis. Or, il relève déjà d'un travail analytique, selon la définition opérationnelle donnée de l'analyse, d'établir ces constituants.

Sans doute, devant tout autre objet que le texte, le donné offre déjà de tels constituants, pour la simple raison qu'il est sous-tendu par une analyse du langage dont le principe est commun à l'ensemble des membres de la communauté à laquelle s'adresse le chercheur. Si, par exemple, j'ai pour X de la recherche la ville, je peux considérer des constituants *textuels* à travers lesquels la ville apparaît pour des constituants de la ville elle-même. Mais, quand il s'agit d'établir l'objet texte, il est évident que ce que l'analyse a à faire en premier lieu est précisément d'établir des constituants en fonction des données textuelles ; elle ne peut présupposer les constituants textuels du texte sans préjuger de ce qu'est, précisément, un texte. Aussi, la seule ligne d'analyse applicable à l'analyse des textes est celle que Berthelot nomme « établissement d'événements discrets et d'enchaînements d'événements » (ligne d'analyse n° 3).

Soumis à l'analyse, le texte devient ainsi la *chaîne de ses constituants*, ce qui conduit à deux types de constituants simples, c'est-à-dire à deux types de régularités :

11 *Ibid.*, p. 27.

12 *Ibid.*, p. 30-31.

– des événements discrets et répétés, événements qui, en l'occurrence, seront considérés comme des « entités »¹³ ;

– puis, des enchaînements (discrets et répétés eux aussi) entre ces entités.

Ces deux types de constituants donneront à poursuivre l'analyse dans deux directions :

– celle de la discrétisation, toujours plus poussée, des entités ;

– celle de la catégorisation, toujours plus générale, des enchaînements.

De ce fait, l'analyse *se spécialise* en deux formes d'analyses qui deviennent *autonomes* l'une par rapport à l'autre. En linguistique comme en sémiotique on a coutume d'appeler ces formes d'analyse : analyse *paradigmatique* (pour ce qui est des entités) et analyse *syntagmatique* (pour ce qui est des enchaînements).

Ces deux opérations de tri, entre entités d'une part, entre enchaînements d'autre part, suffisent-elles par leur principe à déterminer le texte ? Absolument pas : n'importe quel objet peut être considéré comme la chaîne de ses constituants, et c'est une chance pour la réflexion épistémologique conduite ici. Cela signifie que l'analyse ne détermine pas automatiquement n'importe quel donné comme texte. Le donné demeure toujours analysable comme s'il était un texte, mais l'analyse reste empirique en ce que cette hypothèse est falsifiable : il arrive que le donné, au bout du compte, ne correspondra pas à l'objet texte, lequel se sera pourtant déduit à partir de lui¹⁴. Pour que l'analyse conduise à déterminer la nature de l'objet texte, il faudra qu'elle se spécialise encore, tant dans son opération syntagmatique que dans son opération paradigmatique, et l'on sait – on voudra du moins faire ici comme si l'on savait, car la démonstration de ce point exigerait qu'on procède à l'analyse – que cette spécialisation conduira à la reconnaissance de la nature *sémiotique* du texte¹⁵, que c'est là ce qui peut *définir* cet objet face à d'autres chaînes de constituants.

13 L'analyse du texte est ordinairement objectiviste et matérialiste. Il semble qu'il y aurait intérêt, toutefois, pour ceux qui font de telles analyses (linguistes et sémioticiens), à suspendre ces postulats épistémologiques. Qu'advierait-il du texte si ces composantes étaient réellement tenues pour des événements ? La sémiotique tensive, comme la développe Claude Zilberberg, fait quelques pas prometteurs dans cette direction. Voir, par exemple, ses *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim, 2006.

14 Un certain nombre de sémioticiens ne se résolvent pas à maintenir ce test de falsifiabilité. Dès lors que la totalité absolue se donne *en vue de* l'objet texte, ils admettent a priori que n'importe quel donné doit être regardé *comme* un texte. De cette manière, les signes et les traces, que Berthelot a pris soin de distinguer des formes textuelles, sont aussitôt convertis en constituants textuels, pour l'unique raison qu'ils ont été considérés en vue de la constitution de l'objet texte. Ces sémioticiens renoncent à faire du concept de texte un concept adéquat à rendre compte de la classe communément reçue des textes ; son extension devient, de fait, beaucoup plus large, puisqu'ils sont amenés à considérer comme des textes des objets aussi différents que des monuments, des architectures, des films, des images, etc.

15 Sémiotique ou *sémiologique*, selon que l'on se réfère à la terminologie de Hjelmslev ou à celle de Saussure. Ajoutons, de manière à poursuivre la note précédente, que ces

4. LE TEXTE HÉTÉROGÈNE ET LA LANGUE

Tâchons à présent de préciser la nature du rapport constant entre le texte donné absolument indéterminé, et les textes empiriques, objets ordinaires que les linguistes d'obédience saussurienne ou hjelmslevienne analysent et exposent comme des objets sémiotiques.

Nous étions parvenus à ce stade, inaugural, de l'analyse où le texte était transformé en la chaîne de ses constituants. Est-ce que l'on peut « exposer » une telle chaîne ? (Je reprends le terme employé par Berthelot : langage d'exposition de l'objet X ; mais j'aurais pu poser à la place la question suivante : Peut-on *décrire* une telle chaîne ?) Il semble que non – la concession faite à l'apparence signifiant seulement ici qu'une preuve du contraire continue d'être attendue, toute improbable qu'elle soit. Ce qui fait défaut, momentanément, à l'exposition ou à la description du texte, c'est de le *constituer* lui-même, c'est-à-dire d'en faire une entité discrète et répétable. Supposez en effet que vous ayez des constituants – des mots, des images, des signes divers –, vous pouvez les reconnaître en tant que tels, c'est-à-dire les isoler en pensée, bien que dans le fait ils soient mis les uns aux côtés des autres, enchaînés les uns aux autres : cet enchaînement de constituants ne constitue pas nécessairement pour vous un texte, ni même un objet ; pour cela, il faut que cet enchaînement « fasse sens » en tant que tout organisé – et par « faire sens », je n'entends rien d'autre que la possibilité d'y reconnaître un objet lui-même discret. Bref, pour que le texte devienne un objet, il faut qu'il devienne un constituant, à l'image des constituants qu'il enchaîne : il faut qu'il soumette sa constitution à une analyse paradigmatique. « Le texte », pour être saisi comme objet, devient *un* texte, à l'image des textes du sens commun.

Mais est-ce possible, cela : qu'une totalité soit discrète ? S'il s'agit d'une totalité absolue, et indéterminée a priori, comment pourrait-elle *devenir* discrète ? Qu'est-ce qui la *transforme* en constituant ? Deux hypothèses sont à envisager : ou bien on considère que, parmi les constituants de la chaîne textuelle, il y a justement des textes, selon leur appréhension ordinaire. La totalité absolue de l'objet texte devient ainsi une *pluralité* de textes ; ou bien, plus simplement, on dote la chaîne des propriétés appartenant aux constituants, on la détermine

sémioticiens qui conçoivent le concept de texte d'une manière extensive sont conduits à produire une fausse inférence. De ce qu'ils ont pris tout signe pour un constituant textuel, ils en déduisent qu'un constituant textuel est un signe, et cela suffit, croient-ils, à montrer qu'un texte est un objet de nature sémiotique. Si une telle inférence était valide, un objet serait sémiotique à bon compte. En gros, il suffirait qu'il fasse l'objet d'une analyse en constituants. On comprend alors que la sémiotique – cette sémiotique-là, trahissant l'enseignement de Saussure comme celui de Hjelmslev – soit accusée de formalisme et d'idéalisme.

comme discrète, répétable, et donc comparable. Le texte devient alors une *variété* (dans un sens actif) de textes. Comme ces deux options sont également valables (l'une met l'accent sur l'analyse syntagmatique, l'autre, sur l'analyse paradigmatique), le texte constitué est ainsi exposé comme pluriel et varié. En un mot, il est exposé dans son hétérogénéité.

En retour, et a posteriori, le texte qui n'aura pas eu à devenir discret, le texte qui est antérieur à cette transformation sera, lui, considéré comme homogène, de sorte qu'il y aura eu moyen d'exposer un objet selon le postulat de l'homogénéité. Cet objet-là, on ne convient plus de l'appeler « texte », ni dans l'acception théorique ni dans l'acception empirique ordinaire, mais on l'appelle communément *système*, c'est-à-dire objet de l'analyse paradigmatique conduisant à reconnaître soit la pluralité soit la variété du texte. Quand le donné est verbal, ce système se nomme plus précisément *langue*. La langue, en effet, est le résultat d'une analyse paradigmatique poursuivie sur le texte.

5. OUVERTURES MÉTHODOLOGIQUES

Je suis arrivé presque au terme de la réflexion que je souhaitais mener dans cet essai, c'est-à-dire que je suis arrivé au seuil des questions qu'elle permet de soulever quant à l'objet texte.

1) Le texte est bien le départ d'une analyse. Entre son acception théorique et sa représentation ordinaire, il s'opère des transformations, mais ces transformations ne vont pas au point où l'on devrait renoncer à accorder au donné empirique le statut de texte. Simplement, les transformations accueillent la pluralité *des* textes et admettent une certaine variété entre eux.

2) Cette analyse définira le texte, face aux autres objets, comme un objet sémiotique. Cela, cependant, ne suffira pas à permettre son exposition (sa description) en tant que texte. Quelque chose se perd, au cours de l'analyse : la totalité absolue que constitue le texte en tant que donné d'analyse, et il faut que celui-ci reconquière une nouvelle forme de totalité pour qu'il devienne un objet exposable et descriptible. Cette totalité seconde, constitutive de l'objet texte, c'est ce que les poéticiens et, à leur suite, les sémioticiens ont généralement admis d'appeler la « textualité ». Ce que nous avons appris de remarquable au sujet de cette textualité est qu'elle est *essentiellement hétérogène*. Pour être *constitué* (et, de fait, concevable, représentable), il faut que le texte soit pluriel et varié. On retrouve ainsi, par la déduction théorique, ce que Berthelot, selon une intuition très juste, disait du fait donné, à savoir qu'il ne peut se donner « qu'inscrit dans des langages variés », à l'exception de la linguistique structurale, seule discipline à devoir suspendre la textualité du texte (quoiqu'elle le fasse seulement à titre méthodologique), afin de rendre compte de la nature sémiotique de cet objet.

Resterait, pour les autres disciplines, y compris pour les autres sciences du langage, à se demander par quel moyen elles peuvent rendre compte de l'hétérogénéité du ou des texte(s), c'est-à-dire du fait que le(s) texte(s) est (sont) donné(s) dans des langages variés. Une option souvent retenue est d'affirmer la polysystematicité des textes : les textes sont des objets polysémiotiques¹⁶. Quelquefois, on ne s'oblige pas à aller si loin, mais on retient le caractère *énoncé* des textes, de sorte qu'un même texte fasse l'objet de plusieurs énonciations. C'est ainsi qu'Emmanuel Souchier en esquisse la théorie, distinguant une énonciation auctoriale et une énonciation éditoriale. On insiste alors sur les contraintes matérielles et pratiques qui pèsent sur l'énonciation des textes (de tout texte)¹⁷. L'option sémantique défendue par François Rastier (mais aussi, précédemment, par Roland Barthes) serait de dire qu'il n'y a de texte qu'interprété, et que la pluralité voire la variété des interprétations suffit à rendre compte de l'hétérogénéité du texte¹⁸. Pour ma part, j'ai privilégié une direction, nullement incompatible avec les précédentes, résolument matérialiste : puisque le texte est hétérogène en tant qu'il est constitué, il faut montrer que les constituants du texte appartiennent eux-mêmes à des ordres d'analyse distincts et non hiérarchisés¹⁹.

16 Cette option est patente dans les théories de l'écriture, chez Roy Harris (*Signs of Writing*) ou chez Jean-Marie Klinkenberg, « Vers une typologie générale des fonctions de l'écriture », *Bulletin de la Classe des Lettres*, XVI-1/6, 2005, p. 157-196.

17 Voir, par exemple, Emmanuel Souchier, « L'image du texte. Pour une théorie de l'énonciation éditoriale », *Cahiers de médiologie*, 6, 2001, p. 137-145.

18 Chez Barthes, pensons par exemple à la diversité des « codes » qui interviennent dans un texte, *S/Z*, Paris, Le Seuil, 1970. Pour Rastier, voir la typologie des interprétations et les « stratégies interprétatives des textes poly-isotopes », *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1987, chapitres VIII et IX.

19 On distingue alors parmi les ordres d'analyse au moins deux niveaux de pertinence : le niveau des formants, niveau où l'ordre est essentiellement linéaire, que ce soit dans le temps ou dans l'espace ; le niveau des formats, à l'ordre tabulaire, basé sur la ressemblance et la reconnaissance de formes, qui découvre des emboîtements (ou des superpositions). Parmi les formants de textes, on retrouvera la lettre, le mot. Parmi les formats : le paragraphe (en tant qu'icône), la séquence, le graphique, le tableau, le titre, la note, etc. Cette option analytique permet d'apparenter, sans pour autant les confondre, d'autres objets aux textes, de sorte que les textes ne soient plus les seuls objets sémiotiques mais que cette analyse soit aussi l'occasion d'une typologie des objets sémiotiques en fonction non seulement des formants (ce que personne, en dépit de multiples tentatives, n'est parvenu à faire) mais aussi des formats. (J'esquisse une théorie des formats dans « La production de la sémosis. Une mise au point théorique », *Nouveaux actes sémiotiques*, 13 octobre 2009).